

Prédication de la Pasteure Béatrice Cléro-Mazire pour l'Oratoire du Louvre le 7 juillet 2024

« Les vieux mots de la foi nouvelle »

Luc 5, 33-39

Les pharisiens et les scribes dirent à Jésus : Les disciples de Jean, comme ceux des pharisiens, jeûnent fréquemment et font des prières, alors que les tiens mangent et boivent. Jésus leur dit : Pouvez-vous faire jeûner les amis du marié pendant que le marié est avec eux ? Les jours viendront où le marié leur sera enlevé ; alors ils jeûneront, en ces jours-là.

Il leur disait aussi une parabole : Personne ne déchire une pièce sur un habit neuf pour raccommoder un vieil habit ; autrement, il aura déchiré l'habit neuf et la pièce qu'il en aura prise ne sera pas assortie au vieux. Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement le vin nouveau fait éclater les outres, il se répand, et les outres sont perdues ; il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves ! Et personne, après avoir bu du vin vieux, n'en veut du nouveau, car il dit : Le vieux est bon !

Dans ce passage de l'Évangile de Luc, on pourrait comprendre, à la première lecture, qu'on ne peut pas, comme le dit le dicton : faire du neuf avec du vieux. On ne peut pas non plus raccommoder avec du neuf les vieilles choses usées. D'après ce que dit Jésus, tout ce qui relève de la tradition, du patrimoine, de l'ancien, ne peut pas être réparé avec des choses nouvelles, récentes, actuelles ou modernes.

Faudrait-il alors, en suivant la parabole de Jésus renoncer à faire cohabiter l'ancien et le nouveau dans la même culture ?

Qu'en est-il alors de nos vieux mots, ceux de nos prières, ceux de nos textes bibliques, ceux de nos cantiques ? Doit-on, si nous voulons tenir un discours dans le domaine religieux, aujourd'hui, déclarer obsolètes tous les mots qui nous ont jusque-là servi de média pour dire notre foi ?

Les objections contre les langages employés en religion et jamais changés, sont nombreux : on ne les comprend plus, on ne parle jamais avec ces mots dans la vie d'aujourd'hui, le langage ancien véhicule une idéologie patriarcale devenue insupportable, certaines notions sont impossibles à tolérer dans notre système de pensées contemporain ; en d'autres termes, si l'on n'y prend pas garde, les vieux mots font plus de mal que de bien. Il est vrai que, dans une pensée libérale et progressiste, il est difficile de chanter les strophes de quelques cantiques dont certains prêtent à sourire par leur langue ; par exemple le merveilleux psaume 42 : « *Elle a soif du Dieu vivant, et s'écrie en le suivant : Ô mon Dieu, quand donc sera-ce que mes yeux verront ta face ?* ».

D'autres nous font bondir à cause d'un mot qui n'est plus employé dans le monde contemporain ou seulement dans un contexte négatif, comme dans le Psaume 36 : « *Tu veux sauver tous les vivants, toute chair, toute race* », l'intention est bonne, mais le mot « race » a beaucoup évolué depuis la traduction en français des Psaumes par Clément Marot. D'autres cantiques ont des textes, quant à eux, à haute teneur sacrificielle, comme par exemple : « *Béni soit le Seigneur, le Fils du Dieu suprême, qui pour moi se fit homme, et, pour preuve qu'il m'aime, endurant tous les maux, à la croix attaché, a répandu son sang pour laver mon péché* ». Ce condensé de théologie christologique classique pose de multiples problèmes dans notre compréhension contemporaine de la piété envers Dieu et envers Jésus ; pourtant, l'ancienneté du cantique : « Béni soit le Seigneur » fait que la mélodie permet de chanter ces paroles comme un

chant du répertoire traditionnel, sans qu'on s'en émeuve davantage.

Autre exemple frappant de nos liturgies classiques : les mots que nous prononçons lors des baptêmes en guise de volonté de Jésus-Christ pour son Église : « *Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez, faites des gens de toutes les nations des disciples, baptisez-les pour le nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, et enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé* » N'est-ce pas le programme même d'un prosélytisme missionnaire, incompatible avec notre vision actuelle de la liberté religieuse ? Pourtant, ces phrases sont dans la liturgie de notre Église et donnent le sentiment que nous faisons bien en obéissant à un précepte biblique. Mais si nous entendions : « *Allez dans le monde entier et proclamez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui deviendra croyant et recevra le baptême sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné* », un verset qui se trouve aussi dans la Bible, nous serions gênés en pensant que les athées ou les non-baptisés pourraient nous entendre.

Alors, après tous ces exemples, comment faire la distinction entre ce qu'il faut garder et ce qu'il faut laisser ? Comment assumer les vieux mots dans une théologie nouvelle ? Comment ces vieux mots pourraient-ils dire une foi nouvelle ?

On rétorquera : « c'est la tradition » ; il ne faut donc rien changer à ce que nos ancêtres nous ont légué, ou encore : « la foi est éternelle, elle se dit aujourd'hui comme hier ». Pourtant, Jésus lui-même ne fait-il pas une interprétation de la tradition du jeûne qui lui permet de justifier l'attitude de ses disciples qui ne suivent plus les préceptes des pharisiens ?

On pourra aussi rétorquer : « conscients de l'ancienneté des mots que l'on a toujours connus, personne ne les prend au pied de la lettre, mais chacun prend de la distance avec eux et leur redonne mentalement une autre signification »

Mais que fait-on pour celles et ceux qui arrivent dans nos communautés et qui jusque-là n'avaient jamais entendu ces mots qui apparaissent très dissonants avec la liberté et la modernité que nous affichons dans nos prises de positions ? ».

Les mots prononcés, même quand ils sont liturgiques, véhiculent une signification et résonnent dans un contexte, si l'on refuse de les changer au motif de leur ancienneté, si l'on retient leur « antiquité », comme le dit la dogmatique chrétienne classique qui considère l'antiquité d'un mot, d'une

notion théologique, d'un rite comme un critère de vérité et d'orthodoxie ; alors, le langage religieux devient un langage pour initiés. C'est une voie possible dans les religions d'autorité qui énoncent ce qu'il faut croire, mais dans une religion mue par un esprit d'adoption, une religion dans laquelle on entre, guidé par sa conscience individuelle, il est difficile de défendre un tel critère.

Il est pourtant des mots anciens qui restent, pour celles et ceux qui les disent, porteurs de signification malgré la distance culturelle qui nous sépare d'eux. Si je dis : « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer ... » n'étant pas dans une culture pastorale, en plein Paris, même avec les moutons qui broutent les espaces verts de Nanterre, la figure du berger n'est pas une référence très fréquente dans notre vocabulaire. Pourtant, ce Psaume continue de génération en génération à émouvoir les croyants comme les non croyants. On pourrait citer les Béatitudes, ou la parabole du semeur, ou le Prologue de l'Évangile de Jean, ou le poème du chapitre 3 de la première Lettre aux Corinthiens ou le Livre de Job.

Alors, pourquoi ces vieux mots-là ne nécessitent-ils pas qu'on les répare avec des mots nouveaux ?

Peut-être parce qu'ils assument leur qualité de textes. C'est-à-dire qu'ils ne sont ni plus ni moins que des textes. Ils disent quelque chose de la relation au divin, mais dans la limite des symboles sur Dieu disponibles. Ils disent, mais savent qu'ils sont langage et non vérité absolue. Ces textes qui traversent les âges sans qu'on pense à les changer, annoncent avec eux leur temporalité et se situent au-delà de l'existence. Quand je dis : « heureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux. » Rien de ce que je dis n'existe réellement pour moi : qu'est-ce qu'être heureux ? Qu'est-ce que la pauvreté spirituelle ? À quoi ressemble le royaume de Dieu ? Nous serions bien en peine de le dire. Et c'est sans doute cette interrogation toujours ouverte qui permet de dire ce verset hors du temps pour enrichir la spiritualité de notre temps. De même, si l'on prononce la doxologie : « gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, et d'éternité en éternité ». Difficile d'expliquer ce qui est véritablement énoncé dans cette phrase. Pourtant, l'utilité de cet énoncé est dans le changement d'espace et de temps qu'il opère dans la liturgie du culte. Nous sommes dans un culte présidé par des humains, mais c'est un culte rendu à Dieu. Cette parole performative ne peut avoir sa place qu'au milieu d'un office religieux, mais il n'est pas inassimilable par l'auditoire contemporain.

Dans l'Évangile de Luc, Jésus dit : « Personne ne déchire une pièce sur un habit neuf pour raccommoder un vieil habit ; autrement, il aura déchiré l'habit neuf et la pièce qu'il en aura prise ne sera pas assortie au vieux. » Il parle des dégâts qui serait fait de toute part, si l'on essayait de réparer ce qui est vieux et abîmé avec du neuf. D'après lui, on abîmerait le neuf et l'on ne réparerait pas le vieux. Mais qu'est-ce qui lui permet de comparer la tradition des pharisiens à un vieil habit abîmé ? Quand Jésus met en cause la compréhension, par les pharisiens, de leurs rites, de leurs mots, de leurs pratiques, il en parle comme de vêtements abîmés,

troués, qui ne protègent plus le corps des humains, leur vie, leur chaleur. Ce sont des étoffes qui pendent comme des loques et sont en fait les symptômes d'une misère spirituelle qui s'accroche à des certitudes qui ne tiennent plus que par un fil.

Les vieux mots sont abîmés quand l'histoire des hommes les a remplis de violence, d'hypocrisie, de guerre, et que l'aspect de la sainteté s'en trouve entaché. Quand les prescriptions d'une religion sont contredites par des siècles de pratiques contraires, quand les institutions elles-mêmes ont sapé leur crédibilité, alors, les mots ne jouissent plus de la même autorité et deviennent inaudibles par un auditoire libre. Impossible alors de déchirer le vêtement neuf de nos valeurs contemporaines, de nos droits acquis à la liberté, à l'égalité, à l'autonomie, pour réparer et excuser le vieux vêtement des énoncés anciens qui prônent la soumission, l'inégalité ou le sacrifice. Le vieux vêtement paraît alors indigne de l'humanité qui devrait le porter et ces mots-là doivent être archivés sans être employés. Les concepts de *race*, de *sacrifice*, de *culpabilité*, par exemple, ne sont plus considérés comme les beaux vêtements religieux qu'ils étaient à d'autres époques.

Jésus parle aussi de la foi comme de ce vin en pleine maturation qui bientôt n'aura plus de place dans des outres vieilles et les fera éclater. Comme si la foi vivante ne pouvait rester inactive et constante, alors qu'elle remplit le cœur. Là aussi, si le vin vieux est bon, c'est seulement quand il est arrivé à maturation, mais tant qu'il est en croissance, il a besoin d'air, d'espace de liberté. Il en va de même pour les mots de la foi qui se construisent, les vieilles pratiques et les anciens mots entravent son dynamisme créateur.

Il faut des siècles pour faire un mot et sans doute l'éternité, pour faire du religieux. Mais c'est à l'échelle des vies humaines que ce langage se crée. Pour qu'un mot résonne dans notre intimité, il faut qu'il soit passé par beaucoup d'autres intimités et qu'elles l'aient ciselé comme une pièce d'orfèvre, ou brodé comme une étoffe précieuse.

Sans doute, n'aurons-nous pas le dernier mot sur les vieux mots de la foi, mais pour dire aujourd'hui notre foi dans les témoignages d'hier, nous avons à penser les mots, à les réinvestir de significations nouvelles et à savoir les déclarer obsolètes quand ils le sont devenus. Jusqu'au jour où, le contexte où ils seront prononcés aura tellement changé que nous les réemploierons pour faire sens là où il en est besoin.

Peut-être un jour, aurons-nous besoin de chanter souvent : « debout sainte cohorte » ou « c'est un rempart que notre foi ». Je ne le souhaite pas. Profitons de la paix et de la liberté dont nous disposons, pour reprendre les vieux mots et les convertir en foi nouvelle, sans les idolâtrer, sans les croire sacrés. Chaque époque appelle son propre langage, en invente, en abandonne et toujours, certains mots traversent par l'intime toutes les époques.

AMEN.